

Faire le point sur... la réalité (sociale)

F.D'Agostino/X.Dupret/G.Khadri

Juillet 2015

Qu'est-ce que est la réalité ? Drôle de question a priori. La chose semble plutôt simple à définir, et peu utile de surcroît. Apparemment, il s'agit là du genre de questions que l'on se pose par ennui, en dehors de toute urgence au soir de sa vie, ou encore avant de faire la sieste après un repas bien arrosé pendant les vacances. Pourtant cette étrange question hante l'Occident depuis plusieurs siècles.

Par ailleurs, on constate que des millions de dépressions sont enregistrées un peu partout en Occident. Or la dépression révèle une incapacité à agir. Une dépression ne correspond pas uniquement au fait que la vie puisse être difficile de temps à autre mais au sentiment de ne pas pouvoir agir dans ce monde dans la mesure. Partant, la dépression signale une difficulté à accrocher la réalité du monde qui nous entoure.

Grosse déprime

Au fond, la dépression correspond au sentiment que le monde devient irréel. En France le taux d'utilisateurs d'antidépresseurs¹ était de 50 pour 1000 habitants en 2011. En Belgique il était de 70 pour 1000 habitants en 2011 alors qu'il était de 40 pour 1000 en 2005. Soit un doublement en à peine cinq ans.

Les autres pays de l'OCDE ont également une augmentation croissante de psychotropes au cours de cette même période. Si on regarde la moyenne des pays occidentaux développés, le taux d'utilisation des produits antidépresseurs concerne 56 pour 1000 habitants. En dix ans, ce chiffre a presque doublé.

5 % de la population de l'OCDE est concernée par la consommation d'antidépresseurs. On ne peut, dès lors, réduire ce constat à une question individuelle et purement psychologique. D'un point de vue philosophique (et matérialiste), on dira que l'accès à la réalité constitue, pour une partie non négligeable de la population, un problème si important qu'il s'impose à même le corps.

Le rapport à la réalité devient évanescent dans d'autres domaines de la vie sociale. C'est ainsi que depuis une vingtaine d'années, un des principaux rencontrés par les syndicalistes et le mouvement ouvrier au sein de la sphère de la production consiste en ce que les patrons sont devenus à proprement parler introuvables. Certes, on peut trouver un PDG, des cadres, des actionnaires et des usines. Mais qui dirige réellement la firme ? Le PDG toujours sur un siège éjectable ? Les actionnaires alors que l'actionnariat, dans la plupart des cas, est devenu flottant, c'est-à-dire qu'il s'échange entre spéculateurs tous les jours sur les places financières. Contre qui mener une action de grève et avec qui négocier lors d'une délocalisation dans ces conditions ? Qu'est-ce qui est réel dans tout ceci ? La vie dans l'entreprise semble relever du mirage.

A un niveau encore plus « macro », les dirigeants politiques des grandes nations industrialisées ne cessent de proclamer *urbi et orbi* qu'ils n'ont plus le pouvoir de mener une politique. Ils affirment de plus en plus qu'ils sont pieds et poings liés par « la conjoncture », les « réalités économiques » voire des institutions supranationales. Dans ce cas, la réalité est nommée. Il s'agit de l'économie.

¹ OCDE, *Panorama de la santé 2013 - Les indicateurs de l'OCDE*, 2013 (url : <http://www.oecd.org/fr/els/systemes-sante/Panorama-de-la-sant%C3%A9-2013-Chart-set.pdf>.)

Cependant, cette dernière est trop inaccessible pour qu'il soit, au total, envisageable d'exercer une action sur elle. L'économie est partout et nulle part à la fois (comme Dieu, diront les esprits forts rétifs à toute forme d'endoctrinement religieux).

Ceci explique peut-être la réaction de beaucoup de militants qui demandent la mise au centre de l'humain. L'humain serait ce qui est vraiment réel face à l'économie virtuelle. Ce réflexe est particulièrement mal venu.

En effet, la figure de Dieu fut progressivement remplacée par celle de l'Homme à partir du XVII^e siècle, c'est-à-dire au début du capitalisme. A cette époque, la culture européenne congédie Dieu. La montée en force de l'utilitarisme en philosophie correspond à ce moment dont nous ne sommes jamais sortis. Selon les utilitaristes, il s'avère possible et souhaitable de penser les affaires humaines (y compris la délicate question du Bien et du Mal) de manière strictement économique. L'économie politique s'avère, dès cette époque, un outil de premier plan afin d'appréhender la société. Plus tard, la connaissance des « lois de l'économie » comme objet de savoir absolument crucial dans le gouvernement des États-nations.

Du travail réel à la valeur abstraite

Chez Marx, il y a une analyse qui pourrait nous aider à mieux comprendre le problème. « Tout travail est pour une part dépense de force de travail humaine au sens physiologique, et c'est dans cette qualité de travail humain identique, ou encore de travail abstraitement humain, qu'il constitue la valeur marchande. D'un autre côté, tout travail est dépense de force de travail humaine sous une forme particulière déterminée par une finalité, et c'est en cette qualité de travail utile et concret qu'il produit des valeurs d'usage. (...) Les marchandises viennent au monde sous la forme de valeurs d'usage ou de denrées matérielles telles que le fer, la toile, le blé, etc. C'est leur forme naturelle banale. Elles ne sont cependant marchandises que parce qu'elles sont quelque chose de double, à la fois objets d'usage et porteurs de valeurs »². Dans un système capitaliste le travail possède en quelque sorte une double nature. On retrouve, d'une part, un travail réel qui produit une valeur d'usage et un travail abstrait qui produit une valeur d'échange.

« A première vue, une marchandise semble une chose toute ordinaire qui se comprend d'elle-même. On constate en l'analysant que c'est une chose extrêmement embrouillée, pleine de subtilités métaphysiques et de lubies théologiques »³. Il y a une partie réelle dans les marchandises. Elle répond aux lois de la physique. Cependant, une autre modalité beaucoup moins tangible doit être signalée

« La forme du bois, par exemple, est modifiée quand on fait une table. La table n'en reste pas moins du bois, chose sensible ordinaire. Mais dès qu'elle entre en scène comme marchandise, elle se transforme en une chose sensible suprasensible. Elle ne tient pas seulement debout en ayant les pieds sur terre, mais elle se met sur la tête, face à toutes les autres marchandises, et sort de sa petite tête en bois toute une série de chimères qui nous surprennent plus encore que si, sans rien demander à personne, elle se mettait soudain à danser »⁴. Ainsi cette partie métaphysique de la marchandise, prend vie, se rabat sur le monde, et en quelque sorte, en prend le contrôle, transforme les hommes eux-mêmes en marchandises. Les rapports réels entre les hommes semblent régis par une logique marchande bien mystérieuse. C'est ce que Marx appelle le « fétichisme de la marchandise ». La marchandise, comme les dieux à d'autres époques et dans d'autres civilisations, gouverne les hommes. Le réel serait alors gouverné par une entité aussi idéale qu'insaisissable.

«Les objets d'usage ne deviennent marchandises que parce qu'ils sont les produits de travaux privés

2 MARX, Karl, *Le capital* (1867), Paris, PUF 1993, p 53.

3 MARX, Karl, op.cit.,p 81.

4 MARX, Karl, ibid.

menés indépendamment les uns des autres. Le complexe de tous les travaux privés forme le travail social global. Étant donné que les producteurs n'entrent en contact social que parce que et à partir du moment qu'ils échangent les produits de leur travail, les caractères spécifiquement sociaux de leurs travaux privés n'apparaissent eux-mêmes également que dans cet échange. Autrement dit : c'est seulement à travers les relations que l'échange instaure entre les produits du travail et, par leur entremise, entre les producteurs, que les travaux privés deviennent effectivement, en acte, des membres du travail social global. C'est pourquoi les relations sociales qu'entretiennent leurs travaux privés apparaissent aux producteurs pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire, non pas comme des rapports immédiatement sociaux entre les personnes dans leur travail même, mais au contraire comme des rapports impersonnels et rapports impersonnels entre des choses impersonnelles »⁵.

La réalité, c'est nous ?

Cette longue citation donne à penser sur le malaise de l'homme contemporain dont les besoins sont de plus en plus médiatisés socialement par une sphère de la production de plus en plus concentrée. Et cette dernière caractéristique explique qu'il est si difficile de rencontrer, de nommer et de diriger la production de nos jours. L'impuissance dépressive n'est pas loin. Dans ce contexte, vouloir en « revenir à l'Humain d'abord » afin de « lutter contre le Système » apparaît, en fin de compte, bien dérisoire.

En effet, au sein du mode de production capitaliste, les hommes sont intrinsèquement dépossédés. Les rapports sociaux qui doivent impérativement faire sens sont, en fait, irréels. C'est, en effet, la nature même des rapports sociaux propres au capitalisme de donner cette sensation d'irréalité, précisément en introduisant la marchandise comme médiation entre les hommes. Les marchandises n'ont aucune capacité de gouverner le monde. C'est le mode de production capitaliste qui transforme le travail en marchandise. Il n'y a aucune force métaphysique à l'œuvre, mais la réalité des rapports de production capitalistes. La critique abstraite d'un système non moins abstrait au nom de l'Humain ne permet pas d'identifier en tant que telle cette détermination du social par l'économique, pourtant si concrète.

« Dans les modes de production précapitalistes, alors que les producteurs directs étaient séparés de l'objet du travail et des moyens de production dans la relation de propriété économique, ils n'en étaient pas séparés dans la deuxième relation constitutive des rapports de production, la relation de possession. Les producteurs directs (les paysans et les serfs dans le féodalisme, par exemple) étaient 'liés' à ces objets et moyens, conservaient une maîtrise relative du procès de travail et pouvaient mettre en œuvre ces procès sans l'intervention directe du propriétaire ».⁶

Face au fétichisme de la marchandise, on serait vite tenté de crier que « la réalité, c'est nous »⁷. Partant, la sphère de l'économie devra être dénoncée pour le caractère illégitime de ses pratiques. Par exemple, l'endettement des Etats. Et une fois que nous aurons mis l'Humain au centre du monde et la morale au cœur de la Cité, le Bonheur pourra alors régner sur Terre.

Plutôt que d'opter pour cette optique essentialiste, nous recommanderons, au contraire, d'essayer de les envisager en termes de processus. Nous postulons, par conséquent, que c'est parce que les individus ne se préoccupent pas des processus réels qui les déterminent que le monde leur semble irréal. Au passage, on notera avec intérêt que la proposition de remettre l'Humain au centre du jeu social procède de la même dynamique que la vague de dépression qui s'abat, de nos jours, sur les pays de l'OCDE. L'enfer est décidément pavé des meilleures intentions...

5 MARX, Karl, op.cit., p 84.

6 POULANTZAS, Nicos, *L'État, le pouvoir, le socialisme*, Paris, PUF, 1978, p.184.

7 Slogan entendu, il y a quelques années de cela, à l'occasion d'une réunion de militants altermondialistes dénonçant la dette publique.